

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Le journal paraît deux fois la semaine : le Mercredi et le Samedi.

ABONNEMENT : Pour Roubaix : 18 fr. par an,
10 fr. pour six mois,
6 fr. pour trois mois.
Pour le dehors, les frais de poste en plus.
Un numéro : 25 centimes.

Bureau du Journal, 20, rue Neuve,
A ROUBAIX,

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

Les annonces et les réclames publiées dans le Journal de Roubaix paraissent le Dimanche dans le Journal d'Annonces qui contient le BULLETIN COMMERCIAL de Roubaix et de Tourcoing.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 29 août.

Le *Moniteur* du 26 août publie le discours suivant adressé par l'Empereur au président de la Chambre de commerce de Lyon :

« Je vous remercie de la manière dont vous appréciez mes efforts pour augmenter la prospérité de la France. Uniquement préoccupé des intérêts généraux du pays, je dédaigne tout ce qui peut porter obstacle à leur développement ; aussi, les injustes défiances excitées hors ces frontières, comme les alarmes exagérées des intérêts égoïstes à l'intérieur, me trouveront insensible.

« Rien ne me fera dévier de la voie de modération et de justice que j'ai suivie et qui maintient la France au degré de grandeur et de prospérité que la Providence lui a assigné dans le monde.

« Livrez-vous donc avec confiance aux travaux de la paix. Nos destinées sont entre vos mains. La France donne en Europe l'impulsion à toutes les idées grandes et généreuses ; elle ne subit les influences mauvaises que quand elle dégénère. Croyez qu'avec l'assistance de Dieu elle ne dégénérera pas sous ma dynastie. »

CHRONIQUE LOCALE & DÉPARTEMENTALE

VILLE DE ROUBAIX

DEMI-BOURSES
A L'INSTITUTION LIBRE
NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES.

Le Maire de la ville de Roubaix donne avis que, l'administration municipale pouvant disposer de plusieurs demi-bourses à l'Institution libre Notre-Dame-des-Victoires, les parents qui désireraient profiter, pour leurs enfants, de cet avantage dans les frais d'éducation, peuvent venir les faire inscrire au secrétariat de la Mairie.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 29 AOUT 1860.

LES PANTOUFLES DE NOCES.

(Suite et fin. — Voir notre dernier numéro).

Il se livrait encore à cette calme et poétique contemplation quand il fut abordé par le vieillard qu'il avait entendu crier souliers ! souliers ! sous les fenêtres de son père, et qu'il avait dépassé pendant qu'il barguignait avec une marchande d'oranges au bout du pont.

Le cordonnier ambulant était, comme je l'ai dit, bien connu de tout Bedford, sous le nom du vieux Isaac, et il passait pour juif sur la foi de son nom, de sa subtilité à faire un beau caractère, de son œil noir et vif, et enfin de sa barbe, plus longue et plus touffue qu'il ne convient à un chrétien vulgaire. Il était maigre, courbé, de moyenne taille, et sa tête était d'un beau caractère. Il était fortement coloré et portait un chapeau rabattu. Ses vêtements rapiécés et de couleurs fanées étaient presque entièrement cachés par deux énormes sacs qui lui servaient à porter ses souliers, l'un pour les vieux, l'autre pour les neufs. Ajoutons qu'Isaac avait un merveilleux talent pour faire du neuf avec du vieux.

— Achetez-moi une paire de pantoufles four-

ils voudront bien joindre à leur demande l'acte de naissance et un certificat de vaccin.
Roubaix, le 28 août 1860.

ERNOULT-BAYART.

Sont nommés membres du Conseil municipal de Roubaix :

MM. Tiers-Bonte.
Guillaume Lefebvre.
Pierre Lepers.
Louis Flipo.
Louis Wattine.
Edouard Hannart.
Dellebecq-Desfontaine.
Motte-Bossut.
Julien Lagache, adjoint,
Edouard Delattre.
François Duthoit.
César Piat.
Auguste Duriez.
Denis Salembier.
Roussel-Dazin.
Henri Desobrie.
Constantin Descat, adjoint.
Renaud-Lemerre, id.
Auguste Mimerel fils.
Henri Delattre.
Pierre Parent.
Jules Delerue-Dazin.
Achille Wibaux.
Dubar-Delespaul.
François Frasez.
Henri Ternynck.
Edouard Debuchy.
Charles Bourbier.
Jean-Baptiste Ferret.
Achille Dewarlez.

Total : 30 membres.

La Chambre consultative des Arts et Manufactures de Roubaix nous prie de faire connaître au public la décision suivante qui, sur sa demande, vient d'être prise par l'Administration des douanes et des contributions indirectes :

« A l'avenir, les fuseaux en papier pourront être réadmis en franchise sous la condition que la réserve de retour sera, au moment de l'expédition, exprimée sur le passavant de sortie. La réimportation ne sera, d'ailleurs, autorisée que jusqu'à concurrence de la quantité d'objets indiqués dans les pièces, constatant l'exportation antérieure et seulement à l'égard des fuseaux qui seront reconnus porter des traces de service et dont l'origine nationale ne donnera lieu à aucun doute.

« Cette facilité n'est, d'ailleurs, concédée qu'à titre d'essai et pour un an seulement, et, en cas d'abus, elle sera immédiatement retirée. »

CONSEIL GÉNÉRAL DU NORD.

Session 1860.

Les membres du Conseil général du Nord se sont réunis lundi à deux heures à la préfecture.

Voici le discours d'ouverture prononcé par M. le sénateur Mimerel, président du Conseil :

« Mes chers collègues,

« En prenant possession du fauteuil auquel m'appelle la confiance affectueuse de l'Empereur, mon premier besoin, le vôtre aussi, j'en suis convaincu, est de payer un juste tribut de regret à mon digne et honoré prédécesseur.

« Nous ne rencontrerons plus une aussi admirable facilité de travail : nous n'entendrons plus cette parole si abondante et si prompte : avec quel charme ne lit-on pas encore les procès-verbaux rédigés par M. Marchant comme secrétaire du conseil général ? Exactitude, clarté et mouvement de style, physiologie de la séance, tout s'y trouve. Comme président, par ses brillantes qualités et surtout par sa bienveillance, notre collègue avait gagné toutes nos sympathies ; plus tard, lorsque la maladie le dévota et que se raidissant contre elle, il vint jusqu'au bout accomplir son devoir, son affabilité ne se dément pas un seul instant : tout cela était vrai lors de notre dernière session ; et aujourd'hui, nos suprêmes adieux se perdent dans cette enceinte ; notre pauvre collègue ne les entendra pas.

« Cette bienveillance dont je viens de parler, qui prévient ou aplanit tant de difficultés, elle serait mon premier devoir si elle n'était mon plus doux plaisir. Depuis vingt-deux ans, mes chers collègues, n'en ai-je pas fait au milieu de vous et par votre exemple, le facile apprentissage ? Elle maintiendra nos bonnes relations et suppléera, je l'espère, aux qualités qui me manquent. Si je n'ai pas tout d'abord la main assez expérimentée et assez sûre pour bien conduire vos travaux, vous ne me refuserez pas votre indulgence ; et dès lors, quelle difficulté rencontrerai-je pour faire régner l'ordre dans nos séances ; pour obtenir que les rapports préparés dans nos bureaux, soient silencieusement écoutés, de telle sorte que nous ne nous séparions qu'après avoir bien connu et bien apprécié les divers intérêts qui nous sont confiés ? C'est là, et pour vous et pour moi surtout, Messieurs, le but à ambitionner, et je me persuade qu'une bonne volonté mutuelle nous permettra de l'atteindre.

« Cette session s'ouvre au moment où la puissance et la prospérité de la France éclatent à tous les yeux ; et cependant, l'horizon est-il sans nuages ? une saison jusqu'ici contraire, rend incertaine la richesse de nos champs : notre industrie, si vivement agitée dès les premiers jours de cette année, mais toujours énergique et non point abattue, attend avec impatience les tarifs qui lui permettent de supporter les chances que lui laisse l'avenir, et, pendant que tout semble confusion en Italie, notre glorieux drapeau, précédé d'une grande idée et suivi de tout un peuple, traverse les mers pour garantir désormais et à toujours, nos frères d'Orient contre le pillage, l'incendie et l'assassinat. Ainsi le destin a voulu que l'agriculture, l'industrie et la paix, la paix elle-même, cette mère de l'abondance, pussent à la fois paraître compromises ; mais depuis douze années, n'avons-nous pas vu plus d'une fois,

« Il faut nous séparer ; j'ai toujours cru qu'il en serait ainsi, je l'ai toujours senti, et sans soupçonner ou rêver que M. Morris trouverait un obstacle aussi réellement insurmontable pour me recevoir dans sa famille. Peut-être, avec cette persuasion, aurais-je dû vous interdire tout accès auprès de moi ; mais j'étais encouragé dans mon attachement par une personne à laquelle je dois obéissance ; c'est par ses ordres que je me suis conduit dans cette circonstance, et mes propres sentiments ne m'ont que trop affirmé dans cette voie. Oh ! si c'était pour nous seuls, cette pauvreté ne serait rien ! jeune, actif, accoutumée au travail, il serait délicieux de travailler avec vous et pour vous, délicieux de penser qu'il n'y avait point de supériorité de votre côté, si on en excepte celle de votre famille et votre caractère ferme et courageux. Mais votre père, votre bon et excellent père, l'arracher de chez lui, l'envoyer, dans sa vieillesse, servir en qualité d'homme à gages, lui qui, pendant tant d'années, a été accoutumé aux respects et à la considération, l'arracher à ses amis, à ses voisins, à sa ville natale ! n'y pensons pas ; accomplissons le sacrifice ; et vous trouverez votre bonheur, Edouard, nous trouverons notre bonheur dans sa reconnaissance et dans ses caresses, comme dans la conviction que nous aurons fait notre devoir !...

Fils affectionné, comme l'était Edouard, et

rées, Monsieur, il fait bien froid, et, sans que cela paraisse, j'ai là des pantoufles qui feraient honneur à un lord.

— Je n'ai besoin de rien ce soir, dit Edouard.
— Ce n'est pas cher, Monsieur, poursuivit Isaac.

— Je n'en ai pas besoin, répliqua Edouard en s'en allant.

— Des souliers fins donc, des bottes, — il faut que vous achetiez quelque chose, continua le marchand en doutant le pas pour suivre Edouard, et lui mettant sous le nez les articles qu'il lui nommait... Tenez voilà des souliers fins qui feraient envie à une fiancée pour le soir de sa nocce.

— En vérité, ne dirait-on pas que je suis connu dans le quartier pour un futur à la veille de se marier?... Je vous dis que je ne veux ni pantoufles ni souliers de nocces, ni rien de ce que vous vendez, répliqua Edouard avec quelque humeur, en précipitant sa marche pour échapper à son persécuteur.

— Vous ne voulez rien, dit Isaac, dardant sur lui son œil noir plein de finesse. Vous ne voulez rien pour l'instant. Eh bien achetez pour l'avenir. J'ai à cœur de faire un maché avec vous ce soir. J'y perdrai plutôt que de n'en pas venir à mon honneur.

Vous les aurez au prix coûtant, ajouta Isaac d'un ton caressant ; je les donnerai pour presque rien. Est-ce pour vous ? acceptez l'offre. Tenez, cela vous portera bonheur, et vous verrez que vous vous marierez bientôt. Qui sait ? peut-être le moment est-il venu d'acheter vos pantoufles de nocces. Combien en donnez-vous ? faites une offre... On donne un prix enfin...

— Pas un sou, Juif. Je suis pressé. Ne déliez pas votre sac. Vous n'avez rien qui me convienne.

Laissez-moi donc passer. Je ne suis pas à la veille de me marier, vous dis-je, il s'en faut... Je n'ai besoin de rien.

— Pas tant d'assurance, Monsieur Edouard Morris. Nous pouvons en venir à faire affaire... Juif, dites-vous ! pas plus juif que vous. Si vos yeux ne se tournaient pas d'un autre côté, vous pourriez me voir dans l'aile de l'église Saint-Michel tous les dimanches, matin et soir, aussi régulièrement que vous... Juif ! c'est un quolibet banal que les gens oisifs adressent à cette classe ambulante que vous appelez juive, parce qu'elle se met en quatre pour gagner quelques pence. Mais n'importe, Monsieur Edouard, vous verrez que vous me viendrez pour des pantoufles de nocces...

A ces mots, Isaac remit son sac sur son épaule et laissa le passage libre.

Dans un autre moment, Edouard eût payé d'un sourire l'observation sur la direction de ses regards dans l'église Saint-Michel, et sa persévérance à attirer un chaland sous le prétexte de cette remarque ; mais ses pensées étaient trop péniblement partagées entre son père et sa future, entre ses devoirs et son amour, pour s'arrêter dans sa marche. Elisabeth reçut Edouard sans s'émouvoir, avec la douceur calme, sérieuse et pleine de grâce qui la caractérisait et justifiait pleinement la confiance que lui avait accordée M. Sumner. Aussi Edouard ne pouvait s'habituer à voir une fille élevée par charité ou une servante dans cette Elisabeth qui le recevait avec des façons si simples et si naïves, et qui avait toute la noblesse et toute la dignité affectueuse d'une demoiselle de grande maison. L'embarras d'Edouard se manifesta immédiatement. Par ses questions pleines de prévenance, elle l'aïda à commencer